

João Bernardo : L'autre face du racisme

- 4. Le mythe de l'eurocentrisme

Les progrès que la classe ouvrière et la gauche ont réussi à initier et à soutenir sont dénigrés comme étant «eurocentristes» par ceux qui cultivent les identités.

Les racistes ne se consacrent pas fondamentalement à inventer des races, mais à les hiérarchiser ; pour affirmer la suprématie de leur race, ils ont besoin d'une autre race. Arguant que ce n'est pas le peuple qui parle la langue, mais la langue qui fait parler le peuple, Fichte opposait les Français (qui avaient adopté le latin, ce qui les condamnait à la stérilité de la pensée) aux Allemands (restés fidèles à leur langue d'origine et capables donc de penser de manière créative). Une langue morte ne pouvait faire parler un peuple, parce que ce dernier n'avait plus rien à dire. Friedrich von Schlegel affirma également que les peuples qui utilisaient des langues mortes étaient privés de leurs facultés créatives. Le même désir de faire l'éloge de la race guida le courant biologique du racisme. Les eugénistes anglo-saxons placèrent au sommet de la hiérarchie non seulement les Blancs en tant qu'entité générique, mais les Anglo-Saxons eux-mêmes, définis comme une race supérieure. Le national-socialisme germanique apporta une nouvelle complexité en opposant la race supérieure (nordique) à une sous-race (les Slaves) et une anti-race (les Juifs).

De même, ceux qui cultivent l'identitarisme ethnique ont besoin d'un miroir qui inverse son image pour affirmer leur supériorité. Pour les identitaires, «l'eurocentrisme» fournit aux identitaires une catégorie indispensable, parce que la prolifération des identités, qui se chevauchent partiellement et sont toujours en conflit, n'obtient une certaine cohérence qu'en promouvant l'opposition à un ennemi commun, «l'eurocentrisme», seule identité réprouvée. Cependant, l'eurocentrisme est un mythe qui ne correspond pas aux faits historiques puisque, en effet, trois zones culturelles distinctes cohabitèrent en Europe. Aucune d'entre elles ne se limita au continent européen, parce qu'elles s'intégraient toutes les trois dans des géographies plus vastes.

«Depuis des temps immémoriaux, affirma Jacob Burckhardt au milieu du XIX^e siècle, la mer Méditerranée a conféré aux nations établies sur ses rives des impulsions mentales différentes de celles qui ont guidé les peuples du Nord.» Communément considérées comme la matrice de l'Europe, les civilisations grecque et romaine étaient en réalité méditerranéennes, et non européennes. Elles l'étaient au sens large, puisque la Grèce assimila les connaissances non seulement de l'Égypte mais aussi de Babylone. *«Beaucoup des habitudes mentales les plus familières en Occident, a observé Julian Bell, artiste et historien de l'art, ont leurs origines chez les Sumériens.»* L'empire d'Alexandre profita de ce réseau de relations et alla plus loin parce qu'il transmet la sagesse grecque en Inde et, inversement, il apporta des éléments de la pensée indienne en Méditerranée. L'Empire romain élargit la zone d'influences réciproques, en continuant à avoir la Méditerranée comme centre. C'était le carrefour du monde.

Puis, malgré la rupture religieuse provoquée par la diffusion de l'Islam, l'espace culturel méditerranéen ne s'effondra pas, grâce au mouvement des traductions en arabe qui eut lieu sous le califat abbasside à partir du milieu du VIII^e siècle et culmina durant le premier tiers du siècle suivant sous le calife al-Ma'mūn. D'une part, des originaux grecs furent traduits en arabe et, d'autre part, des textes furent traduits en sanskrit et en persan. Les Abbassides étant particulièrement attachés à la culture persane, les relations transméditerranéennes élargirent le champ d'influence de ces échanges, comme en témoignent, parmi bien d'autres, ces trois exemples :

– le contact des musulmans avec l’Inde modifia les notions mathématiques au sud puis au nord de la Méditerranée ;

– la conquête berbère et arabe de la Péninsule ibérique contribua à accentuer l’influence de l’Islam sur le christianisme européen ;

– et le judaïsme ibérique constitua un pont entre les courants philosophiques en cours dans la culture islamique et la nouvelle pensée philosophique qui émergeait au-delà des Pyrénées. Il suffit de rappeler que l’une des plus grandes bibliothèques du monde musulman était située à Cordoue.

A partir du XII^e siècle, lorsque commença le mouvement des traductions en latin des œuvres philosophiques et scientifiques répandues dans le monde islamique, le christianisme occidental retrouva la connaissance de la philosophie et de la science grecques, tout en élargissant la portée géographique de ses inspirations. Selon Richard Fletcher, *«ce fut l’un des tournants de l’évolution intellectuelle de l’humanité»* ; et pour le scientifique d’origine irakienne Jim Al-Khalili, *«la révolution scientifique en Europe, aux XVI^e et XVII^e siècles, n’aurait pu avoir lieu sans les nombreuses avancées qui eurent lieu au sein du monde islamique médiéval»*. Un universitaire et historien philosophe marocain, Mohamed Ábed Yabri, l’une des grandes figures du monde arabe contemporain, a justement souligné que *«c’est précisément le rôle de médiateur entre la culture grecque et la culture moderne (européenne) qui définit la valeur des Arabes»*.

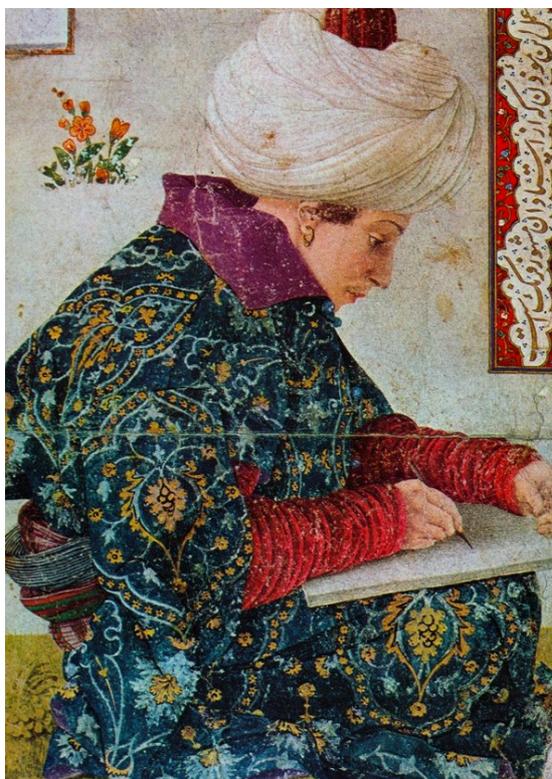
Cette ligne de continuité incluait comme principale articulation une civilisation non européenne, l’Islam ; mais pas tout l’Islam, ou en tout cas pas de façon homogène. Reprenant une problématique soulevée par Yabri, je voudrais me livrer à une expérience conceptuelle à la manière de la physique, dans le domaine de l’histoire contrefactuelle. Imaginons comment la philosophie occidentale aurait évolué si la répartition géographique des philosophies islamiques avait été l’inverse de ce qu’elle a été, et si Avicenne (ibn Sīnā) avait vécu en Andalousie ou au Maghreb plutôt que Averroès (ibn Rushd). *«Adopter l’esprit averroïste impliqua une rupture radicale avec l’esprit oriental, gnostique et obscurantiste d’Avicenne»*, a écrit Yabri, notant également que *«les Européens se consacrèrent à vivre l’histoire précisément parce qu’ils avaient reçu de nous l’averroïsme»*. *«Il faut insister sur le caractère mathématique et rationaliste de la pensée d’Averroès»*, souligne-t-il, pour conclure que, si les Arabes suivirent la voie d’Avicenne et s’éloignèrent du rationalisme, l’Europe put ouvrir la voie au rationalisme historique et scientifique parce qu’elle assimila la leçon d’Averroès. Cependant, il n’est pas moins certain que les Européens subirent également l’influence du mysticisme oriental qui inspira Avicenne, car le néoplatonisme se développa dans l’aire musulmane et de là passa en Occident.

Ce réseau de relations dura pendant des siècles. Dans l’avant-propos de l’édition 1972 de l’un de ses ouvrages les plus connus (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*), Fernand Braudel a souligné *«l’unité et la cohérence de la région méditerranéenne*¹»*, ajoutant qu’il avait *«la ferme conviction que la Méditerranée turque vivait et que son cœur battait au même rythme que la Méditerranée chrétienne*»*. Braudel a accumulé des preuves de l’unité culturelle, politique et économique de la Méditerranée et, dès le siècle précédent, Burckhardt avait souligné *«l’influence exercée par la civilisation arabe au Moyen Âge sur l’Italie et sur l’ensemble du monde cultivé»*, influence qui persista dans les villes italiennes de la Renaissance dans le domaine de la religion et de l’astrologie comme dans les systèmes administratifs.

Le fait que les villes italiennes se soient combattues mutuellement en nouant des alliances avec les Turcs démontre que l’unité culturelle l’emportait sur les divisions religieuses. Il ne s’agissait même pas de jeux diplomatiques éphémères, car le sultan, en plus d’être le calife de l’Islam, se considérait comme

¹ Les citations suivies d’un astérisque ont été traduites du portugais et ne sont donc pas fidèles à l’original français (NdT).

l'héritier de l'Empire romain. Deux décennies et demie après la conquête de Byzance par les Turcs, lorsque le peintre Gentile Bellini fut invité à travailler à la cour du sultan, non seulement il emporta avec lui l'art italien, mais il apprit également l'art islamique, comme le montre, par exemple, son *Scribe assis*. Réciproquement, ce tableau fut si bien accepté par le monde islamique qu'il en existe plusieurs copies et variantes persanes.



Gentile Bellini (vers 1479-1480) : Scribe assis.

La culture intellectuelle du christianisme médiéval et de la Renaissance intégra la leçon de la culture islamique parce que la vie économique et politique de la Méditerranée constituait une unité, du sud de l'Europe à la Perse, et du Maghreb jusqu'à la mer Noire. Mentionner l'existence de «l'Europe» à cet égard est anachronique, mais la critique factuelle du mythe de l'eurocentrisme doit aller plus loin. En effet, le grand obstacle à l'unification européenne fut précisément l'attrait exercé par l'aire culturelle méditerranéenne. Selon Braudel, «*L'Europe est la diversité même*», et cet historien considérait que «*la Méditerranée, grâce à sa profonde influence sur l'Europe méridionale, avait largement contribué à empêcher l'unité de cette Europe qu'elle avait attirée sur ses rivages puis divisée à son profit**». L'Europe était donc une entité géographique, mais pas une entité culturelle. Une partie de cette entité géographique qui refusa de se soumettre à l'attraction de la Méditerranée se tourna vers le nord-est, en passant par la Baltique, et vers l'est par la route des steppes jusqu'aux confins de la Chine. Et l'autre partie de cette entité, traversant l'océan, se tourna vers le nord, donnant une certaine continuité à ce qui avait été autrefois la culture celtique. L'Europe des critiques de l'eurocentrisme n'a jamais existé.

*

Située au centre du continent et divisée par ces trois zones, la France a prouvé l'absence de toute unité culturelle européenne. La plus puissante zone d'attraction, la Méditerranée, a conféré au sud de la France son caractère, qui existe encore aujourd'hui. Le nord et l'est de la France sont attirés par les

grandes routes continentales. Et dans le nord-ouest breton, mal intégré au reste du pays, la tradition gaélique et celtique a persisté.

Cette division culturelle en a croisé une autre, parce que la stratification sociale était comprise comme une division raciale. L'historiographie française de la seconde moitié du XVII^e siècle avait attribué à la noblesse une ascendance franque, l'ancrant dans la race des conquérants, tandis que, selon cette thèse, la plèbe descendait des Gaulois, la race conquise. Pendant le premier quart du siècle suivant, Henri, comte de Boulainvilliers, utilisa cette conception pour défendre les privilèges de la noblesse traditionnelle contre les prétentions de l'absolutisme, qu'il considérait comme un véritable régime esclavagiste, dérivé de la notion romaine d'*imperium*, alors que, selon lui, il incombait à la noblesse de rétablir la liberté aristocratique des Germains. La vraie noblesse, argumentait Boulainvilliers, n'était pas accordée par la bonne volonté du monarque, mais provenait du sang qui coulait dans les veines des descendants des Francs, mentalement supérieurs aux Gaulois.

En 1789, Sieyès donna à cette généalogie des conséquences imprévues, en appelant à une revanche des Gaulois contre les Francs. Dans le célèbre pamphlet marquant la phase initiale de la Révolution française, *Qu'est-ce que le Tiers État ?* il se demanda pourquoi la plèbe² «ne renverrait-elle pas dans les forêts de la Franconie toutes les familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête». Dans le même ordre d'idées, Saint-Simon s'insurgea contre le fait que les descendants des Francs continuent à détenir le pouvoir exclusif de la force politique, alors que la force économique se trouvait déjà entre les mains des descendants des Gaulois. Augustin Thierry, que Saint-Simon avait appelé son «*filis adoptif*» dans une publication de 1817, soutint que, si la Révolution était due au Tiers-État, héritier des anciennes communes urbaines où – à en croire l'historiographie de l'époque – les serfs, descendants de la race vaincue, avaient trouvé refuge, alors «*nous sommes arrivés au terme d'une conquête qu'il nous faut révoquer**». En réalité, Thierry alla plus loin et dénonça «*l'utilisation d'une phraséologie**» qui «*remplace l'idée de classes et d'ordres par celle de peuples divers**» et «*applique à la lutte des classes ennemies ou rivales le vocabulaire pittoresque de l'histoire des invasions et des conquêtes**».

Cette inversion des termes renforça le mythe. Durant la première moitié du XIX^e siècle, le comte de Montlosier rappela à la plèbe qu'elle ne pourrait jamais effacer ses origines raciales, tout comme les origines raciales de la noblesse lui conféraient inévitablement le caractère d'une élite. Quant à Guizot, il présenta la Révolution française comme la reprise de la guerre plus que millénaire entre deux peuples qui, bien que réunis dans le même pays, étaient restés étrangers l'un à l'autre : les Francs et les Gaulois, conquérants et conquis, seigneurs et serfs. Joseph de Maistre exprima sa préoccupation à propos du fait que les Francs étaient moins nombreux que les Gaulois. Entre-temps, le thème fut repris à plusieurs reprises dans l'œuvre de Balzac qui, dans l'un de ses romans (*Le Cabinet des Antiques*), plaça un personnage imaginaire, le vieux marquis d'Esgrignon, qui, dévasté par le succès de la révolution de juillet 1830, meurt en s'exclamant : «*Les Gaulois triomphent !*»

² Dans le passage en question, Sieyès évoque le «*Tiers*» et non la plèbe. Il définit le Tiers-Etat en ces termes : «*Il faut entendre par le Tiers-Etat l'ensemble des citoyens qui appartiennent à l'ordre commun. Tout ce qui est privilégié par la loi, de quelque manière qu'il le soit, sort de l'ordre commun, fait exception à la loi commune et par conséquent n'appartient point au Tiers-Etat.*» Il faut donc comprendre le sens du mot plèbe utilisé par João Bernardo comme une référence à l'Antiquité romaine, et non au sens courant actuel de «*couches populaires*», et encore moins de «*bas peuple*» et de «*populace*». Pour plus de détails étymologiques et historiques : <http://publictionnaire.humanum.fr/notice/plebe/> (NdT.)

Il n'y a jamais eu de culture «européenne», non seulement parce que le continent était divisé en trois aires culturelles, chacune couvrant plus que l'Europe, mais aussi parce que la population vivant dans le pays central du continent s'est vue attribuer des origines raciales opposées.

*

Tout au long du XIX^e siècle, la diversité du continent européen fut absorbée et intégrée dans une culture unifiée, mais il ne s'agissait pas d'une culture européenne, mais déjà d'une culture à vocation mondiale promue par le capitalisme³. Dans la première partie de cet essai, j'ai écrit que le caractère universel de la civilisation n'est pas né avec le capitalisme et que la culture existait déjà dans un cadre universel bien avant la mise en place d'une économie mondiale. Mais le capitalisme n'a pas seulement servi de cadre à une évolution humaine commune ou de vecteur à des transferts culturels. Depuis ses débuts, il a donné lieu à une fusion créative des différentes cultures, dans une dynamique qui a débuté sur le continent européen et s'est rapidement étendue aux autres continents. Il ne s'est pas agi d'une liquidation, ou d'une simple «appropriation», des cultures, mais d'une assimilation et d'une intégration qui engendrèrent un phénomène inédit, une nouvelle culture à la projection mondiale. La culture capitaliste n'est pas eurocentriste, non seulement parce que l'espace européen n'était pas culturellement unifié, mais aussi parce que cette nouvelle culture est née à l'échelle mondiale.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsque le racisme linguistique germanique commença à se développer, mais surtout jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque l'eugénisme se répandit, les sociétés européennes n'étaient pas racistes au sens moderne du terme : elles n'attribuaient pas une culture à un groupe biologique, ni ne déduisaient une culture à partir de l'appartenance à ce groupe. À la fin du premier tiers du XVII^e siècle, plus de 15 % de la population de Lisbonne était composée d'esclaves noirs. En les voyant, un frère capucin s'exclama : «*Leurs corps sont bien faits et plus beaux que ceux des Blancs, et un Noir nu est plus beau qu'un Blanc vêtu*^{*4}.»

³ Dans un contexte d'histoire comparée, il est indispensable d'expliquer ce que j'entends par *capitalisme*. Le capitalisme repose sur un système d'organisation de la force de travail dans lequel ceux qui contrôlent leur propre temps de travail, ou participent à ce contrôle, et contrôlent simultanément le temps de travail des autres constituent les classes exploiteuses (la classe des bourgeois et celle des gestionnaires) et ceux qui ne contrôlent pas leur propre temps de travail ni celui des autres constituent la classe exploitée (les travailleurs). Ce système d'organisation a remodelé la société à son image et fondé sur elle un mode de production. C'est pourquoi le temps est la substance du capitalisme. Selon cette définition, le capitalisme a commencé à se développer dans des zones limitées de la Grande-Bretagne ainsi que du nord et de l'est de la France, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, s'étendant désormais à une vitesse toujours plus grande et couvrant des régions toujours plus vastes. Je considère que l'expression *capitalisme commercial*, utilisée par de nombreux auteurs pour désigner le mercantilisme, est erronée. Le capital, dans le mode de production capitaliste, n'est ni une somme d'argent ni un volume de marchandises, il est une domination fondée sur un rapport social. Le volume des marchandises est le résultat matériel de cette domination, et la somme d'argent en est le symbole. En fait, l'argent est toujours une forme symbolique qui permet l'articulation des rapports sociaux, et l'existence de l'argent ne permet pas à elle seule de présumer des rapports sociaux qu'il articule. C'est pourquoi l'argent existe depuis plusieurs millénaires et dans une pluralité de systèmes économiques. [Pour plus de détails sur cette question de l'argent on pourra lire en français cet article de João Bernardo «De la réification des relations sociales au fétichisme de l'argent» <http://www.npnf.eu/spip.php?article659> NdT].

⁴ Cité dans Ferdinand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*.

A l'époque, cet esthète ne pouvait vivre que dans une métropole, car le racisme biologique n'est pas né dans les métropoles, mais dans les sociétés coloniales des Amériques. Et ce ne fut pas l'esclavage en soi qui déclencha ce racisme comme effet collatéral, parce qu'il s'agissait d'un système trop vaste et trop multimodal pour être responsable d'un phénomène historique spécifique. Presque toutes, sinon toutes, les sociétés sédentaires organisées en États pratiquaient l'esclavage sans concevoir de racisme biologique.

Dans le cas spécifique du continent africain, l'esclavage était généralisé et les Européens ne participaient qu'occasionnellement à la chasse aux esclaves, puisqu'ils les achetaient surtout aux marchands d'esclaves et aux potentats esclavagistes autochtones. De plus, avec le trafic humain à travers l'Atlantique, les exportations africaines d'esclaves par les routes indiennes et transsahariennes se combinèrent ; ces exportations atteignirent un volume remarquable et n'avaient pas de rapport avec les colonies européennes. Par la suite, la traite atlantique provoqua un changement majeur en augmentant les captures ou les achats d'esclaves par les souverains et les marchands africains qui les vendaient aux trafiquants européens. Par exemple, l'empire Lunda, aux XVII^e et XVIII^e siècles, créa des réseaux commerciaux transcontinentaux qui lui permirent de fournir le marché de l'exportation d'esclaves vers les colonies des Amériques. Ce processus renforça l'importance sociale et politique des marchands africains actifs sur les routes intérieures, qui s'enrichirent grâce à la traite et en même temps organisèrent des forces militaires pour intensifier la chasse aux êtres humains. Dans le bassin du Bas-Congo, par exemple, des marchands-guerriers unis par un culte religieux s'associèrent pour acquérir des esclaves et les exporter outre-mer. En vendant des millions de captifs aux trafiquants européens, les potentats et les marchands africains renforcèrent leur pouvoir économique et politique ; ils obtinrent également les devises nécessaires pour importer des produits originaires d'Europe. La propagation de l'esclavage dans les colonies américaines fut toujours liée au renforcement des élites autochtones en Afrique. Puis, lorsque le commerce transatlantique fut progressivement ralenti puis supprimé à cause de l'abolition de la traite des êtres humains, les sociétés africaines augmentèrent leur propre demande d'esclaves, destinés à produire et à transporter en Afrique les marchandises requises pour un nouveau type d'exportations. On estime que dans de nombreuses régions africaines, à la fin du XIX^e siècle, les esclaves représentaient entre le quart et la moitié de la population totale.

Or, si le racisme biologique était simplement dû à l'esclavage⁵, il aurait une existence millénaire, et des racines profondes en Afrique noire. Le premier responsable de ce nouveau racisme fut le modèle de

⁵ Le racisme biologique, au sens strict, n'a évidemment pas pu apparaître avant le XIX^e siècle (le mot «biologie» ayant été inventé, en France et en Allemagne, seulement à la fin du XVIII^e siècle). Mais des conceptions racistes (ou «protoracistes» si l'on veut employer un terme plus chic) fondées sur l'infériorité radicale, l'animalité irréductible, d'autres peuples n'ont-elles jamais été formulées avant le XIX^e siècle ? Comment alors expliquer les raisonnements racistes d'Ibn Khaldoun et de bien d'autres auteurs arabes ou musulmans contre les Africains noirs, plusieurs siècles avant la colonisation européenne, à grand renfort de considérations sur l'influence du climat et des conditions géographiques ? Des réponses à cette question sont avancées notamment dans les articles d'Inès Mrad Dali (cf. *Couleurs de l'esclavage sur les deux rives de la Méditerranée*, Karthala, 2012) et Salah Trabelsi (cf. notamment *Résistance et mémoires des esclavages*, Karthala, 2014 ; et *Les esclavages en Méditerranée*, 2012) ; les livres de Bernard Lewis (*Race et couleur en pays d'islam*, Payot, 1982 ; et *Race et esclavage au Proche-Orient*, Gallimard 1993) ; ceux de Tidiane Ndiaye (*L'Eclipse des dieux. Grandeur et désespérance des peuples noirs*, Serpent à plumes, 2006 ; et *Le Génocide voilé*, Gallimard 2008) ; et le livre de Malik Chebel (*L'esclavage en terre d'islam*). S'exprimant généralement de façon fort prudente (sauf Ndiaye et Chebel, en fonction de choix religieux d'ailleurs différents), pour des

société fondé dans les colonies américaines sur un esclavage spécifique, qui mobilisait de grands groupes de travailleurs afin de produire en masse des matières premières destinées au marché mondial. Ce système a peut-être été inauguré au XIV^e siècle en Crète et à Chypre, îles toutes deux soumises à la souveraineté vénitienne, mais c'est de l'autre côté de l'Atlantique qu'il se développa. Cependant, le racisme biologique dans les colonies américaines resta sur un plan empirique, sans prétentions intellectuelles ou scientifiques. Et comme il s'agissait de zones périphériques, qui n'avaient aucune influence sur la culture des métropoles européennes, les lettrés et les savants européens purent s'intéresser à ces nouvelles zones géographiques, sans que cette curiosité les amène à absorber les idées des colons.

Pour que le racisme biologique se répande en Europe, il fallut que les métropoles s'engagent directement dans la colonisation, qui n'eut lieu qu'à partir du milieu du XIX^e siècle. Mais cette action des métropoles accompagna le mouvement d'abolition de l'esclavage, car l'objectif des entreprises coloniales était de développer le capitalisme et qu'elles avaient besoin de créer une classe de prolétaires salariés.

*

Au départ, les autorités coloniales et les agents des entreprises établies dans les colonies étaient plus soucieux d'anéantir les cultures autochtones que de les assimiler et de créer quelque chose de nouveau avec elles. André Gide l'a résumé en une phrase lapidaire : *«moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête»* (*Voyage au Congo*, Gallimard, 1927). C'est ainsi que fut créée la base empirique du racisme biologique et, dans les métropoles, les sociétés de géographie reproduisirent cette hiérarchisation raciale et cette biologisation de la culture, aidées par l'eugénisme.

En même temps, on assista à un mouvement dans la direction opposée car la collecte et la classification systématiques des monuments et des objets culturels d'autres civilisations commencèrent dans les métropoles européennes. L'expédition de Bonaparte en Égypte est due à de nombreuses raisons, principalement au désir d'étendre la portée géographique de la lutte de la République française contre l'Angleterre et, accessoirement, aux manœuvres de ce jeune général contre le Directoire. Mais cette expédition fut aussi montée pour un autre motif. Pour la première fois, une campagne militaire fut également une entreprise scientifique, qui se fixa pour but d'enregistrer et d'étudier les cultures d'autres peuples. Des scientifiques appartenant aux institutions d'enseignement et de recherche parisiennes les plus réputées (astronomes, géomètres, chimistes, physiciens, zoologistes, botanistes, minéralogistes, économistes, archéologues) et dont certains d'entre eux marquent encore l'histoire des sciences, mais aussi des artistes, peintres et des compositeurs, cent soixante-sept personnes au total, accompagnèrent l'expédition. On leur doit une grande partie de ce que l'on sait aujourd'hui sur l'Égypte et son passé.

Dès lors, le désir de comprendre d'autres cultures ne se démentit plus. Si, par la suite, aucun groupe de scientifiques ne fut aussi important que celui emmené par Bonaparte, les initiatives se multiplièrent et se diversifièrent. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, un centre qui se considérait comme

raisons politiques évidentes, ces auteurs nous donnent néanmoins des éléments pour comprendre que, **en dehors de l'Europe**, le racisme contre les Noirs, fussent-ils afromusulmans, à partir du VIII^e siècle a **précédé** le racisme biologique européen étroitement lié à l'impérialisme au XIX^e siècle. Cette problématique fait l'objet de débats virulents dans les pays dits «musulmans» du Proche et du Moyen-Orient, et en Afrique subsaharienne même, sous la pression des mouvements militants parmi ceux que l'on appelle désormais les «Afrodescendants». Cf. mon article «Des origines non européennes de "l'afrophobie" et du racisme» à paraître sur les sites npnf.eu et mondialisme.org (*NdT*).

le détenteur de la civilisation, au lieu de mépriser la culture des barbares, chercha à l'étudier et à en tirer des enseignements. Contrairement à ce que prétendent aujourd'hui les nationalistes et leurs successeurs identitaires, dans la plupart des cas il ne s'agissait pas de pillage, parce que les monuments et les objets collectés par les savants européens puis nord-américains étaient méprisés par les peuples qui les avaient créés, voire étaient tombés dans l'oubli⁶. L'art et les arts appliqués des sociétés qui furent la cible de l'expansion capitaliste reçurent le maximum de dignité que la culture bourgeoise était capable de leur conférer – celle d'apparaître dans les musées. Le capitalisme est, dans l'histoire du monde, le premier système à se préoccuper de la préservation des monuments. Il s'agit d'une préoccupation contradictoire, car les monuments sont acceptés sous la forme qu'ils avaient avant le début du capitalisme, quels que soient les changements apportés entre-temps, seul ce qui est venu après est considéré comme apocryphe. Mais cette aura conférée par la culture capitaliste impliqua à la fois les vestiges de l'Europe et ceux des autres continents.

Il y eut des précurseurs – il est rare qu'il n'y en ait pas. En 1520, Dürer exprima dans son journal une surprise enchantée devant le butin artistique de la conquête de l'empire aztèque : *«De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu qui ait rendu mon cœur aussi heureux. Parce que j'y ai vu des prodiges de l'art et ai été étonné par la créativité subtile des gens dans des pays étrangers. En fait, je n'arrive pas à exprimer toutes les pensées qu'ils ont fait naître en moi⁷.»*

Mais cette appréciation ne contribua pas à inspirer de nouvelles orientations à l'œuvre de Dürer, et je voudrais souligner ici l'influence sur les réalisations esthétiques elles-mêmes. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, toute l'avant-garde eut une composante exotique. Le modernisme assimila la leçon de la peinture japonaise et des perspectives chinoises, ainsi que de l'art des îles du Pacifique à la fin de ce même siècle, puis, dans les premières années du XX^e siècle, il s'ouvrit entièrement à la sculpture africaine et un peu plus tard à la sculpture et aussi au tissage des Indiens d'Amérique. Non seulement le modernisme accueillit et repensa esthétiquement ce qui était visible, mais également ce qui était resté caché pendant des millénaires, car l'archéologie dévoila l'impact des arts oubliés. Pendant les cent années qui lièrent le milieu du XIX^e siècle au milieu du XX^e siècle, il n'y a eut pas en Europe d'esthétique d'avant-garde qui ne fût aussi le résultat d'une réflexion créative sur l'esthétique d'autres civilisations.

En sens inverse, les formes artistiques pratiquées en Europe influencèrent l'art du Japon, après celui de certains peuples africains, puis de la Chine. L'avant-garde esthétique naquit dans un choc entre la tradition européenne et les traditions des autres peuples, et ainsi se forgea un nouvel art qui, pour la première fois dans l'histoire, naquit comme un art mondial. En réalité, le même syncrétisme se produisit sur le plan religieux, avec le renouveau du mysticisme et du spiritualisme.

En conclusion, la relation entre le capitalisme et les cultures des autres peuples fut initialement traversée par deux courants antagonistes. Le premier courant, présent dans les colonies et les pays pénétrés par l'impérialisme, sous-estima les cultures locales. Le second courant, centré dans les métropoles, loua et plus tard assimila les cultures exotiques dans un processus qui aboutit à la création de nouvelles formes. Ces deux courants opposés se heurtèrent durant la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle. Mais ce fut la tendance incorporée par les avant-gardes esthétiques qui

⁶ L'auteur semble impliquer ici que les représentants les plus «éclairés» de certains peuples européens auraient le droit de faire «leur marché» dans le patrimoine culturel d'autres régions du monde lorsque les habitants de ces régions ne «comprennent» pas bien l'importance et la valeur de leur art – affirmation pour le moins contestable, même d'un point de vue qui n'est ni nationaliste ni identitaire ! (NdT)

⁷ Cité dans Julian Bell, *A Mirror of the World. A New History of Art.*

finit par triompher et dicta le comportement ultérieur des hommes politiques et des hommes d'affaires, des scientifiques et des philosophes, réfutant la notion d'eurocentrisme en lui opposant la mondialisation.

Le triomphe du courant mondialisateur provient de la combinaison entre deux mouvements. Du côté impérialiste, il résulte de l'ouverture montrée par les avant-gardes artistiques et culturelles à la culture et à l'art des autres peuples. Du côté des peuples qui ont souffert de l'impérialisme, il est né de la compréhension que, pour lui résister, ils devaient adopter la modernité. L'impérialisme avait cherché à moderniser seulement certains aspects des sociétés où il s'était implanté, en particulier pour étendre les rapports sociaux favorables à l'extension du prolétariat et abolir l'esclavage et d'autres formes archaïques, mais en même temps il avait soulevé des obstacles à une modernisation susceptible de convertir ces sociétés en centres autonomes d'accumulation de capital. Depuis les premiers modernisateurs présents dans l'Empire ottoman à la fin du XIX^e siècle, jusqu'aux luttes pour l'indépendance en Afrique dans le troisième quart du XX^e siècle, en passant par le Mouvement du 4 mai 1919 en Chine, les combattants anti-impérialistes se fixèrent pour objectif d'achever ce processus. Ainsi s'est formée la culture mondiale dans laquelle nous vivons aujourd'hui. L'expansionnisme capitaliste des métropoles fut aussi déterminant pour cette mondialisation que l'action modernisatrice des peuples qui subirent les limites imposées par le colonialisme. La mondialisation est due à ce double processus.

Paradoxalement, les progrès que la classe ouvrière et la gauche ont réussi à créer et à soutenir, et dont les mouvements anticoloniaux ont été un agent actif, sont maintenant dénigrés comme eurocentristes par ceux qui cultivent les identités. Rien ne pourrait mieux révéler le caractère réactionnaire de l'identitarisme ethnique, que ce reniement du passé des luttes anticoloniales.

* João Bernardo répond à deux internautes

Eduardo : Comment situerais-tu le cas du Brésil colonial (ou même des colonies hispaniques) où, jusqu'au XIX^e siècle, nous n'avions même pas d'unité linguistique et culturelle, voire politique (jusqu'à la proclamation de la république, plus précisément de la «Nouvelle République» de Vargas dans les années 1930, les provinces ou les Etats jouissaient d'une autonomie très importante) ? Ce dualisme que tu évoques entre métropole et colonie s'applique-t-il pleinement à l'Amérique ibérique ?

Cher Eduardo,

Dans cette quatrième partie, je me concentre sur les trois grandes zones culturelles (méditerranéenne, continentale et celtique) présentes sur le continent européen. Ta question implique de décrire une mosaïque d'un autre ordre et dotée d'autres détails. Les grandes zones culturelles se structurent à travers des systèmes d'échanges commerciaux, des jeux politiques, des alliances et des relations hostiles, et le croisement d'influences esthétiques et culturelles. Mais tu fais référence à des zones culturelles plus petites, qui résultent de la prévalence d'un système de pouvoir hégémonique et centralisateur, c'est-à-dire d'un État. La Nation, ce que nous considérons maintenant comme la culture nationale, est le résultat de la prédominance de l'État, et ce qui s'est passé dans les Amériques n'a pas été différent de ce qui se passa à la même époque en Europe.

J'ai mentionné le cas de la France parce que, dans ce pays, la division culturelle (entre la France au sud de la Loire, celle au nord de la Loire et la Bretagne) se combina avec une division prétendument raciale (entre Francs et Gaulois), ce qui n'arriva pas dans d'autres pays européens. Mais la nation française, en tant qu'unité culturelle, fut créée successivement par l'Empire napoléonien, le Second Empire et la Troisième République. Il lui fallut un siècle pour achever ce processus.

En Allemagne, la genèse de la construction nationale s'est faite d'une façon opposée. J'ai rappelé, dans la troisième partie de ce texte, que l'Allemagne, divisée en une myriade de domaines de souveraineté, n'était pas une entité politique pour Ernst Moritz Arndt. Selon lui, l'Allemagne existait là où l'on parlait allemand, comme il le proclama dans un poème. Cependant, quel allemand parlait-on en Allemagne, puisque seuls les lettrés donnaient de l'unité à une langue divisée en plusieurs dialectes ? Cet espace culturel – qui pour les Romantiques était culturel et racial, et donc biologique – constituait un terrain de combat entre deux pôles politico-culturels : le pôle luthérien au Nord, représenté par la Prusse, et le pôle catholique au Sud, représenté par l'alliance entre l'Autriche et la Bavière. Pour que l'Allemagne devienne l'Empire allemand sous la dynastie prussienne, il fallut plusieurs guerres durant le troisième quart du XIX^e siècle: deux guerres entre la Prusse et ses alliés contre le Danemark, pour le contrôle du Schleswig-Holstein ; une entre la Prusse et ses alliés d'un côté et l'Autriche et la Bavière de l'autre ; enfin, une dernière entre la Prusse et le reste de l'Allemagne contre la France. L'Empire allemand se construisit avec un énorme handicap, puisque l'exclusion de l'Autriche consacra la scission de cette Allemagne linguistico-biologique imaginée par les Romantiques. Un Autrichien nommé Adolf Hitler prétendit résoudre ce problème, et l'on en connaît les conséquences. L'unification de l'Italie ne fut pas moins problématique, et ses effets se font encore sentir aujourd'hui. Et je m'arrêterai ici, non par manque d'exemples, mais par faute d'espace.

Dans ce contexte, le cas du Brésil n'a rien de particulier. Comme je l'ai écrit, «Le Brésil n'est pas au Brésil, il est dans le monde»⁸, ce qui a suscité l'indignation de certaines personnes. Il y a deux siècles, tout le monde était persuadé que, au sud de l'Amérique anglophone, quatre puissances allaient surgir : le Mexique, l'Empire brésilien, un État dirigé par Simón Bolívar et un autre par San Martín. Ce qu'il faudrait expliquer aujourd'hui, ce n'est donc pas pourquoi le Brésil et le Mexique ont réussi à créer une unité nationale et culturelle, mais pourquoi les deux autres pôles politiques ont-ils échoué à se constituer.

* * *

⁸ Cf. la traduction française de cet article : <http://nfnf.eu/spip.php?article723>.

Leo : Les partisans des politiques identitaires (de l'identitarisme) dévoilent plus clairement leurs caractéristiques nationalistes régressives lorsqu'ils accusent quelqu'un ou un raisonnement d'être «eurocentriste». En général, le fait d'étiqueter une analyse ou une personne comme étant eurocentriste sert à la disqualifier, sans avoir besoin de s'appuyer sur des arguments logiques, et d'exposer la raison d'être hostile ou favorable à une position donnée. Elle est ainsi disqualifiée par sa nationalité, son origine, ou sa couleur de peau.

Il est utile que rappeler que les marxistes «orthodoxes» d'Amérique latine utilisèrent ce subterfuge pendant des décennies, souvent de façon pathétique : ils accusaient souvent l'anarchisme d'être eurocentriste (puisque'il était apparu en Europe), comme si Karl Marx avait porté une coiffe ornée de plumes.

Mais je vais me faire ici l'avocat du diable pour essayer de renforcer et d'améliorer ta critique : il me semble que cette quatrième partie de ton article contient une contradiction. Dans la première moitié du texte, tu t'efforces de démontrer qu'il n'y a jamais eu de culture européenne. Mais tu finis par affirmer : «L'avant-garde esthétique naquit dans un choc entre la tradition européenne et les traditions des autres peuples.» Alors, y a-t-il eu, ou pas, une culture européenne ? Ou bien sépare-tu la culture, au sens large, de traditions esthétiques plus spécifiques?

Cher Leo, dans cette quatrième partie, les lecteurs doivent en permanence se souvenir de distinguer entre les moments où le concept européen s'applique au niveau culturel et ceux où il s'applique à la sphère géographique. Sur le plan géographique, l'Europe est l'un des cinq continents, et je ne le conteste pas. Dans la phrase que tu soulignes, l'expression «la tradition européenne» désigne la tradition des arts pratiqués sur le continent européen. Et là encore, la scission entre les trois grandes aires culturelles est très claire.

La sculpture grecque fut, à ses débuts, influencée par la sculpture indienne, comme elle le sera à nouveau plus tard, dans une projection à laquelle Alexandre donna une nouvelle matérialité. Cette région que nous appelons aujourd'hui l'Afghanistan fut un carrefour de ces itinéraires culturels, et elle donna lieu à des résultats artistiques fascinants. Cependant, l'islamisation de la zone méridionale de la Méditerranée, si elle ne rompit pas l'unité économique et culturelle de cette zone, brisa partiellement l'unité esthétique dans un aspect crucial, puisque le Prophète Mohammed interdit la représentation de figures humaines. Néanmoins, la rupture ne fut pas totale, puisque, à partir du XVI^e siècle, la représentation de la tapisserie turque occupa une place importante dans de nombreux tableaux sur le continent européen. Il est intéressant de noter que, si en Europe, le public reste largement indifférent à cette influence, elle est bien mise en évidence au musée de la Tapisserie à Istanbul.

Le célèbre El Greco nous offre un exemple fascinant de ces croisements esthétiques. Né en Crète, Doménikos Theotokópoulos (son véritable nom) faisait alors partie de la zone de souveraineté vénitienne. La Crète avait ressenti l'influence byzantine encore plus directement que Venise, où persistait encore la tradition des icônes, images religieuses qui obéissaient à des principes esthétiques différents de ceux pratiqués sur le continent européen. D'ailleurs, il existe à Venise un très intéressant musée des Icônes qui rassemble des œuvres peintes dans l'ancienne zone de souveraineté vénitienne. Doménikos Theotokópoulos commença sa carrière comme peintre d'icônes, jusqu'à ce qu'il se rende à Venise, puis dans d'autres villes italiennes, où il absorba la leçon des grands artistes de cette époque, pour finalement s'établir en Espagne, où il mourut. Mais même quand il était déjà El Greco («grec» signifiait alors byzantin), il utilisait encore la technique des icônes pour créer des espaces autour des personnages, ou des groupes de personnages. El Greco nous offre le meilleur exemple de la vitalité des fusions esthétiques d'un bout à l'autre de la Méditerranée.

Cela se passait dans la partie méridionale du continent européen, insérée dans une zone culturelle beaucoup plus vaste, alors que, dans la partie septentrionale, même une personne qui ignore l'histoire de l'art ne peut que constater la différence entre, d'un côté, la Renaissance en Flandre, aux Pays-Bas et en Allemagne du Nord et, de l'autre, la Renaissance italienne. On peut déceler des influences, directes et indirectes, parce que les peintres étaient en réalité des artisans ambulants, au service d'une cour, d'un couvent, d'une ville ; ils échangeaient et apprenaient constamment de nouvelles techniques et de nouveaux styles. Malgré cela, l'univers esthétique de l'Europe du Nord conserva sa spécificité et les liens avec l'Est, le long de la route continentale, et à travers la Baltique, restèrent vivants. Le racisme nazi voulut fonder l'apologie de la race nordique sur cette tradition esthétique. Le contraste entre le fascisme hitlérien et le fascisme mussolinien, le contraste entre la race et l'État, a aussi été l'expression,

si l'on étudie leurs références historiques et mythiques, d'un contraste entre l'aire culturelle du Nord et du Nord-Est et l'espace culturel méditerranéen.

Quant à l'aire culturelle celtique, qui avait largement disparu de l'esthétique érudite, elle est restée vivante dans la culture populaire, comme on peut le vérifier dans la Bretagne française, la Galice espagnole et le nord du Portugal.

En conclusion, l'avant-garde esthétique est née d'un choc opéré entre, d'un côté, un croisement d'aires culturelles, dont aucune n'était exclusive au continent européen, et, de l'autre, des traditions esthétiques de peuples plus lointains, qui ne s'inscrivaient dans aucune de ces trois aires culturelles.

Je peux citer encore deux exemples : Gauguin et Van Gogh commencèrent par peindre la Bretagne celtique, puis ils s'installèrent dans la Provence méditerranéenne, où Van Gogh assimila quelques leçons de l'art japonais, tandis que Gauguin, toujours en quête de plus de lumière, se tourna vers le Pacifique et ouvrit des horizons esthétiques encore plus vastes.

Bibliographie

Sur l'opposition linguistique et raciale entre les Allemands et les Français: J. G. FICHTE, *Discours à la nation allemande*, Aubier-Montaigne, 1975 ; Léon POLIAKOV, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, 1971.

Sur la hiérarchie raciale du national-socialisme, en comparaison avec l'eugénisme classique : le chapitre 2 de la quatrième partie de mon ouvrage *Labirintos do fascismo. Na encruzilhada da ordem e da revolta*, 3^e version, 2018, disponible en ligne.

Sur la critique de la notion d'eurocentrisme : Jim AL-KHALILI, *Pathfinders. The Golden Age of Arabic Science*, Penguin, 2012 ; Julian BELL, *A Mirror of the World. A New History of Art*, Thames & Hudson, 2007 ; Martin BERNAL, *Black Athena. Les racines afroasiatiques de la civilisation classique*, volume I, *L'invention de la Grèce antique, 1785-1985*, PUF, 1996 ; Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 3 volumes, 2000 ; Richard FLETCHER, *Moorish Spain*, Phoenix, 2001 ; John KEAY, *Sowing the Wind. The Seeds of Conflict in the Middle East*, The Folio Society, 2016 ; Mohamed Ábed YABRI, *El legado filosófico árabe. Alfarabi, Avicena, Avempace, Averroes, Abenjaldún.*, Trotta, 2016.

Sur le mythe racial français et gaulois : Jacques BARZUN, *Race : A Study in Superstition*, Harper & Row, 1965 ; Franz BOAS, *The Mind of Primitive Man*, Macmillan, 1938 ; Jean-Pierre FAYE, *Théorie du récit, Introduction aux «langages totalitaires», La raison critique de l'économie narrative, et Langages totalitaires, Critique de la raison/ l'économie/ narrative*, Hermann, 1972 ; Léon POLIAKOV, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, 1971. On retrouve ce mythe dans BALZAC, *La Comédie humaine*, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1976-1981, et dans trois romans (*Le cabinet des antiques*, *Les paysans* et *Le médecin de campagne*) et le plaidoyer de Balzac : *Historique du procès auquel a donné lieu «Le lys dans la vallée»*.

Sur l'acquisition et l'exportation des esclaves par les souverains et les marchands africains, la bibliographie est très vaste et je renvoie aux chapitres concernant ce sujet dans *L'Afrique au XIX^e siècle jusque vers les années 1880*, édité sous la direction de J. F. Ade AJAYI, UNESCO, 2005, et qui constitue le volume 6 de *l'Histoire générale de l'Afrique* ; et un récent chapitre de synthèse : Ray A. KEA, «Africa in World History, 1400 to 1800», in Merry E. Wiesner-Hanks (dir.), *The Cambridge*

World History, volume VI, Jerry H. Bentley, Sanjay Subrahmanyam et Merry E. Wiesner-Hanks (dir.), *The Construction of a Global World, 1400 - 1800 CE, Part I : Foundations*, Cambridge University Press, 2015.

À propos du type d'esclavage pratiqué en Crète et à Chypre sous la domination vénitienne : on pourra lire mon ouvrage *Poder e dinheiro, do poder pessoal ao Estado impessoal no regime senhorial, séculos V-XV*, 3 volumes, Afrontamento, 1997, qui peut être consulté en ligne.

Sur l'expédition de Bonaparte en Égypte : Jacques BENOIST-MÉCHIN, *Bonaparte en Égypte ou Le rêve inassouvi*, Perrin, 1998.